

Le comte allait répondre, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit doucement et livra passage à deux femmes vêtues comme de simples ouvrières du pays. Une mante de drap brun, une robe d'indienne grise, un bonnet de mousseline et de gras souliers composaient leur costume. Elles n'en étaient pas moins remarquables, au premier abord, par la distinction dont elles rehaussaient, sans doute malgré elles, la modestie de leur accoutrement.

Deux hommes les suivaient, deux soldats républicains : c'était le chasseur Justin et le grenadier Cazeaux.

Plusieurs cris de joie et le bruit de quelques sanglots, ce fut tout ce qu'on entendit dans la chambre durant plus d'un quart d'heure. Puis on balbutia des mots entrecoupés de larmes : "Ma mère !... Mon cher enfant !... Pauvre Raoul !... Ma belle fiancée !..." et des baisers pleins de tendresse et d'angoisses s'échangèrent, raffermissant les cœurs meurtris, qui ployaient sous le fardeau des infortunes du présent et des incertitudes de l'avenir.

### III

Plus maîtresses d'elles-mêmes, la comtesse et Blanche se jetèrent dans les bras de M. de Flavigny, et lui exprimèrent leur surprise et leur bonheur de le retrouver dans Cholet près du blessé. Le comte leur dit la rencontre qu'il avait faite sur le champ de bataille du capitaine d'état-major et comment il s'était introduit dans la ville en compagnie de Bénédicte.

— Bénédicte ! répéta la comtesse stupéfaite et charmée. Toujours cet officier bleu !

— C'est lui, reprit Blanche en s'animant, qui nous a envoyé deux soldats à Trémentine pour nous rassurer sur le sort de Raoul.

— Je le sais, dit le comte. Dans sa sollicitude pour notre famille, il s'inquiète de tout et prévoit tout. Nous avons dans l'armée vendéenne bien des amis moins dévoués que ce républicain.

— Cela est vrai, murmura madame de Flavigny. Le brave garçon risque sa tête.

— Et cela est étrange assurément ! pensa Blanche, dont l'esprit, toujours en éveil, conçut un nouveau soupçon.

— Je ne suppose pas, reprit le comte, qu'il ait chargé ceux qui ont été vers vous de vous amener à Cholet. Pourquoi êtes-vous venues ? C'est là une imprudence, je le crains.

— Nous n'avons pu résister au désir d'apporter nos soins à mon fils, répondit la comtesse. Blanche et moi, nous mourions d'inquiétude là-bas.

— Remarquez, mon oncle, que nous avons pris nos précautions, ajouta la jeune Vendéenne en essayant de sourire. On ne devinerait guère, j'imagine, qu'il y a deux aristocrates sous l'humble vêtement dont nous sommes couvertes de la tête aux pieds. Nous avons fait le chemin, montées sur un gros bidet du Poitou, accompagnées de nos guides devant lesquels plus d'un obstacle s'est abaissé. Rassurez-vous donc, nous n'avons rien à redouter.

Elle se retourna vers le père Cazeaux et Justin, qui s'étaient réfugiés dans l'embrasure d'une fenêtre, et prêtaient depuis un instant l'oreille à de sourdes rumeurs qui venaient de s'élever au dehors.

— N'est-ce pas, citoyens, leur dit-elle gaiement, n'est-ce pas que nous sommes ici en toute sécurité ?

— Sans doute, mademoiselle, répondit l'ancien fermier, dont la physionomie parut un peu en désaccord avec l'opinion qu'il hasardait.

— Vous balbutiez ! reprit Blanche qui devint sérieuse. Il ne semble pas que vous soyez convaincu. Avez-vous quelque raison de craindre ? Ne nous dissimulez rien.

— Oui, parlez sincèrement, insista le comte. Nous vous en prions.

Au lieu de répondre, le grenadier et le chasseur se mirent à écouter avec une extrême attention. Instinctivement le comte, la comtesse, Blanche et Raoul en firent autant. Les

rumeurs lointaines dont se préoccupaient les deux volontaires nationaux grossissaient en se rapprochant.

— Qu'est-ce que cela ? demanda M. de Flavigny stupéfait.

— Je ne m'en rends pas compte, répondit le père Cazeaux. Serait-ce un retour imprévu des Vendéens ?

— Impossible ! dit Blanche : nos troupes ont à peine eu le temps de se rallier, et sont incapables, cette nuit, d'un mouvement offensif.

— Elles ne s'arrêteront sans doute qu'à Saint-Florent, sur le bord de la Loire, ajouta madame de Flavigny. Peut-être même franchiront-elles le fleuve pour mettre un grand obstacle entre les royalistes et les républicains.

— Alors, reprit Raoul anxieux, que signifient ces mille éclats de voix qui ressemblent déjà au roulement prolongé du tonnerre ?

— Serait-ce une émeute de jacobins et de sans-culottes ? réfléchit tout haut Justin.

— S'il en est ainsi, répliqua le père Cazeaux, on les fera taire, les brailleurs !

— En attendant, je cours m'informer. Je serai bientôt de retour, dit Coquelicot.

Il allait s'élaner hors de la chambre, lorsque Bénédicte parut.

— Rassurez-vous, mes amis ! s'écria-t-il, le regard étincelant d'enthousiasme. Les clameurs qui retentissent n'ont rien qui doive vous effrayer ; au contraire, car ce sont des cris d'allégresse et des bénédictions.

— Par qui sont-ils proférés ? demanda le comte, traduisant la pensée de tous ceux qui écoutaient l'aide de camp de Kléber.

— Par des soldats républicains. Je viens d'apprendre qu'ils étaient au nombre de cinq mille prisonniers des royalistes. On voulait les fusiller à Saint-Florent. Un général vendéen qui expirait a intercédé pour eux, et non-seulement on leur a fait grâce, mais on leur a dit : " Vous êtes libres. Partez ! " Un premier groupe vient d'entrer dans Cholet.

— Ah ! cela est bien ! s'écria Raoul. C'est ainsi qu'on honore la guerre et qu'on glorifie l'humanité !

— Le nom de ce général vendéen ? reprit le comte avec ce sentiment d'orgueil qui naît de la solidarité entre les hommes du même parti.

— J'ai entendu nommé Bonchamp.

— Le plus habile général de l'armée royaliste, dit Raoul.

— Et la meilleure âme qui fût parmi nous, ajouta une voix doucement solennelle qui émut Bénédicte. Que Dieu la récompense dans l'éternité !

Alors seulement l'attention du capitaine se porta sur les deux femmes qui étaient dans la chambre. Malgré le déguisement dont elles étaient vêtues, malgré la vague lueur que projetait la petite lampe à abat-jour posée sur le guéridon, il reconnut aussitôt la comtesse et Blanche, et tressaillit comme s'il recevait un choc d'électricité.

— Vous ici ! balbutia-t-il.

— Nous-mêmes, répondit mademoiselle de Flavigny. Vos messagers se sont laissés fléchir par nos instances, et, grâce à eux, nous sommes près de Raoul.

— Et il nous est encore permis de vous combler d'éloges et de remerciements, reprit la comtesse en accompagnant ces mots d'un regard attendri.

— Capitaine, ajouta Blanche avec sa charmante vivacité, je sens que la parole est impuissante à bien exprimer la reconnaissance. Aussi, quoi que vous tentiez dans l'avenir pour nous défendre ou nous sauver, ne comptez plus sur de vaines protestations ; mais comptez toujours sur la sympathie et l'estime que nous inspirent votre courage et votre générosité.

— Je prie Dieu, mademoiselle, qu'il me place sur votre chemin chaque fois que vous aurez, votre famille et vous, besoin d'une intervention ou d'un dévouement.

— Puis votre prière être exaucée ! dit le comte. Nous sommes déjà si complètement vos obligés que nous ne saurions regretter de le devenir plus encore.